Forum

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Mobile : la revue d'éducation physique et de sport**

Band (Jahr): **3 (2001)**

Heft 2

PDF erstellt am: **20.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

«On ne peut réaliser de bonnes performances sportives que si l'on y prend du plaisir»

Pas de performance sans plaisir. Un dogme?

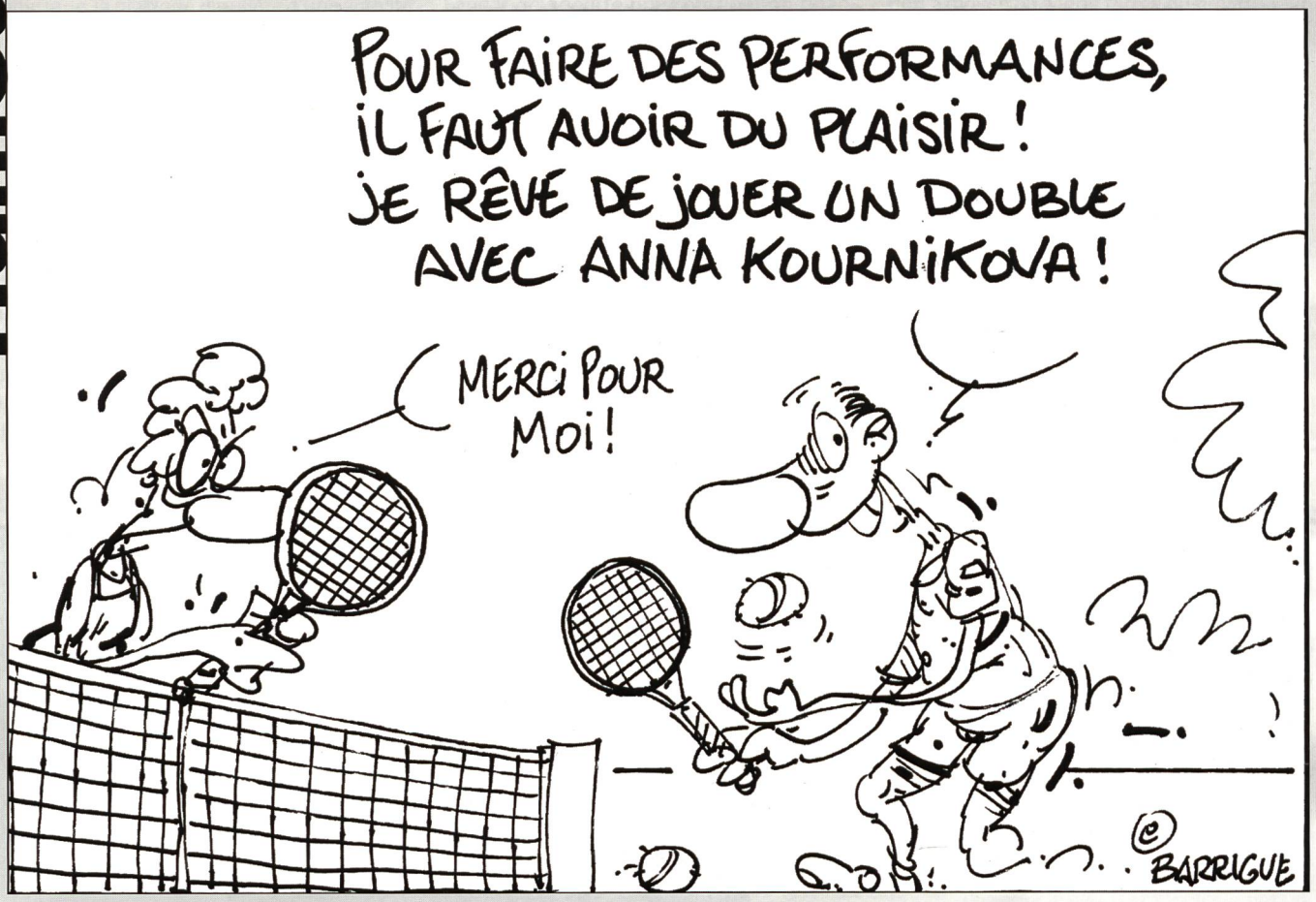
Sans plaisir, pas de bonnes performances sportives? Personnellement, je trouve cette thèse très dogmatique. Je pourrais très bien m'imaginer, par exemple, que Martina Hingis réalise de bonnes performances en huitième de finale d'un tournoi WTA organisé au fin fond du Middle West sans laisser sa joie exploser après chaque set remporté. Ou que Renato Tosio, au cours d'un énième match de championnat, garde efficacement sa cage sans frémir de plaisir à chacune des soixante minutes de la partie. On doit donc sûrement pouvoir réaliser de bonnes performances sans éprouver forcément du plaisir.

Et si j'essayais maintenant d'analyser le contexte sportif qui est le mien? Depuis 1998, j'assiste toujours, en tant que chef de course, à l'arrivée de l'Inferno Triathlon sur le Schilthorn, à 2970 mètres d'altitude. J'ai accueilli les vainqueurs, qui ont franchi la ligne un peu moins de neuf heures après le départ, comme les derniers concurrents, arrivés après plus de 14 heures de course. J'ai serré dans mes bras 350 athlètes, hommes et femmes, et je les ai regardés dans les yeux. Et là, je l'ai vu, le plaisir. Après avoir nagé 3 km de Thoune à Oberhofen, parcouru à vélo 86 km sur route en franchissant le Beatenberg et la grande Scheidegg, puis avec le VTT 31 km de Grindelwald à la petite Scheidegg et terminé l'épreuve en courant vers le sommet du Schilthorn, les yeux de ces athlètes parvenant enfin au but rayonnaient. Certains ont laissé éclater leur émotion par des paroles, rivalisant de superlatifs pour exprimer l'intraduisible: «incroyablement beau!», «le meilleur souvenir de ma carrière sportive!», «superméga géant!».... D'autres ont gardé le silence, se contentant de promener leur regard vers les hauteurs, puis au fond de la vallée, en direction de Thoune, d'où ils étaient partis le matin.

Lorsque je me repasse le film d'arrivée des 350 finalistes franchissant la ligne en 1998, 1999 et 2000, je dois avouer que l'aspect dogmatique de la thèse citée plus haut s'affaiblit. On ne parcourt pas en effet 147 kilomètres avec 5500 mètres de dénivellation sans être fortement motivé par le plaisir. Et cela est vrai non seulement pour les participants de l'Inferno, mais aussi pour 95 pour cent de tous les sportifs et sportives qui, dans 95 pour cent de leur activité sportive, ne réalisent de bonnes performances que parce qu'ils ont du plaisir à faire du sport. Martina Hingis et Renato Tosio en font également partie!

Jörg Stäuble, chef de course de l'INFERNO TRIATHLON, Urtenen

Humeur



Carte blanche

Il y a des jours où même le boulot le plus intéressant est une corvée

C'est l'avis de beaucoup de gens, mais je ne pense pas qu'on puisse l'accepter tel quel. Il faudrait au moins le relativiser. Les sportifs professionnels sont des individus qui, comme nous, doivent travailler pour subvenir à leurs besoins. Ce qui les différencie de nous, c'est simplement qu'ils ont le privilège d'avoir leur hobby pour métier. Abstraction faite du facteur plaisir qui découle de ce privilège, leur activité professionnelle est un job comme un autre. Plus le sportif est pro et performant, plus ce principe est vrai. Un joueur de tennis, par exemple, ne peut pas se laisser guider simplement par ses envies et se contenter de faire quelques retours quand ça lui chante. Jouer au tennis, c'est son boulot. Toute personne qui travaille sur une base régulière sait qu'il y a des jours où même le job le plus intéressant est une corvée. Et pourtant il faut le faire, et le faire sans le bâcler. Il en va de même pour les sportifs. Que ce soit à l'entraînement ou en match, les sportifs d'élite devraient toujours être conscients de cette obligation et être capables, même lorsqu'ils n'ont pas de plaisir à être sur le court ou sur la glace, de réaliser les performances qu'on attend d'eux. Finalement, il en va de leur gagne-pain et de leur existence.

Le cocktail plaisir-succès est incontestablement catalyseur de réussites. On le constate surtout dans les sports dits fun. Dans d'autres disciplines sportives (tir, échecs, tennis de table, etc.) par contre, les déroulements de mouvement, les mécanismes et/ou la concentration jouent un rôle plus déterminant que le plaisir et n'excluent en rien des performances de pointe. Je ne nie pas qu'avec un zeste de plaisir, tout devient plus facile. Mais ne sont véritablement grands que les sportifs également capables de réaliser des performances les jours de méforme, et ce non seulement pour leur propre ego et leur compte en banque, mais aussi pour le bonheur de tous les fans qui les suivent depuis les tribunes.

Stephan Fischer, Untersiggenthal

Qu'en pensez-vous?

Des activités à risques telles que le canyoning et le bungee-jumping sont une nouvelle forme de tourisme qui n'a rien à voir avec le sport.

Le prochain numéro traitera, entre autres, du thème des sports de plein air et des activités à risques. Faites-nous parvenir vos réactions et prises de position sur cette affirmation provocatrice d'ici le 15 avril 2001. Nous publierons certaines des réponses qui nous parviendront dans le numéro 4/2001 et sur le site Internet www.mobile-sport.ch. Adresse: Rédaction de la revue «mobile», OFSPO, 2532 Macolin. Fax: 032/327 64 78, e-mail: mobile@baspo.admin.ch

Qui vivra verra!

Je me demande bien comment les hommes ont pu vivre avant que les physiciens ne définissent la notion de performance. L'idée même existait-elle? Pour ma part, je n'en ai trouvé nulle trace (du moins, pour l'instant) dans la Bible. Vraisemblablement, elle n'entrait pas dans les plans de notre Créateur. En fait, peut-être faudrait-il revoir notre calendrier et fixer le début de notre ère, une ère qui cote pareillement la performance à la bourse des valeurs, à l'année où la formule «Le travail divisé par le temps» a été inventée. Car le temps n'est pas seulement de l'argent, il est aussi «performance». Et cela même s'il y en a qui gagnent des saladiers sans vraiment se fatiguer.

Depuis que l'on peut mesurer la puissance d'une machine à vapeur en watts et celle d'une voiture en chevaux-vapeurs, on a tenté de mesurer par tous les moyens ce que fait et ce qui fait l'être humain: la taille de son cerveau, comme le fruit de son invention. Tests d'intelligence. Calcul mental, saut en hauteur, sprint, bref toujours «plus vite, plus haut, plus fort» comme le proclame la devise olympique. Le nombre d'œufs que l'homme peut emballer en une heure, le nombre de pneus qu'il peut monter, etc. En attendant que la machine ne le remplace avantageusement. Oh oui, les scientifiques peuvent vraiment s'en donner à cœur joie! Car la mesure de la performance offre décidément un champ illimité à leur soif d'expérimentation: la performance de l'être humain au travail, pendant ses loisirs, au lit, de l'être humain jodlant, jassant, etc. Il est vrai que les économistes ont toujours été passionnés par des problèmes fondamentaux. Comme celui de savoir combien de signes l'homo informaticus pouvait taper avant que son ordinateur ne rende grâce, par exemple. Ou combien de temps un conducteur de train pouvait travailler avant de ne plus voir les signaux. Ou encore combien de patients une infirmière pouvait soigner avant qu'elle ne se trompe de seringue.

L'être humain, cette véritable bête, euh, pardon! machine de travail, n'est plus, aujourd'hui, rétribué selon la nature de son activité professionnelle mais selon sa performance. Effectivement mesurée? Ca, je n'en sais rien. Ce qui importe, c'est que performance il y ait. Bien entendu, entre-temps, l'être humain a découvert que tout allait de mal en pis. Parce que les machines ont le don inné de rendre l'âme, comme on a coutume de le dire, au plus mauvais moment. L'âme? Voilà quelque chose qu'il possède en propre, l'être humain. Reste toutefois à savoir à quoi elle lui sert avant qu'il ne rende son dernier souffle sur l'autel de la performance. Qui vivra verra!

D'Artagnan